

R I C A R D O P I G L I A

ARGENT BRÛLÉ

*Roman traduit de l'espagnol (Argentine)
par François-Michel Durazzo*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Cette traduction ne reprend que très partiellement
la première publiée chez André Dimanche en 2001.
La traduction des argentinismes, notamment de l'argot
(lunfardo) a été revue par la traductrice argentine
Inés Introcaso à qui nous adressons nos remerciements.

Titre original :
Plata quemada

© Heirs of Ricardo Piglia
c/o Schavelzon Graham Agencia Literaria
www.schavelzongraham.com
© Zulma, 2010, pour la traduction française ;
2021, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Argent brûlé*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



à Gerardo Gandini

*Il y a pire que braquer une banque :
en fonder une.*

BERTOLT BRECHT

On les appelle les Jumeaux car ils sont inséparables. Mais ils ne sont pas frères, ne se ressemblent pas. Difficile même de trouver deux types si différents. Ils ont en commun cette façon de regarder, des yeux clairs, calmes, une fixité perdue dans un regard méfiant. Teint rougeaud, sourire facile, Dorda est lourd, tranquille. Brignone est maigre, lesté, léger, il a des cheveux noirs, une peau très pâle comme s'il avait vécu en prison plus de temps qu'il n'en a réellement passé.

Sortis du métro à la station Bulnes, ils s'arrêtèrent devant la vitrine d'un photographe pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis. Ils attiraient l'attention par leur extravagance, on eût dit deux boxeurs ou bien deux employés d'une entreprise de pompes funèbres. Ils portaient avec élégance un costume sombre à veste croisée, avaient les cheveux courts et des mains très soignées. C'était un après-midi tranquille, un de ces limpides après-midi de printemps à la lumière blanche et diaphane. Les gens s'éloignaient de leur bureau pour rentrer chez eux, l'air songeur.

Ils attendirent le feu rouge pour traverser l'avenue Santa Fe en direction de la rue Arenales. Montés à la station Constitución, ils avaient opéré une série de changements, pour être sûrs de n'être pas suivis. Dorda, très superstitieux, voyait partout des mauvais signes, il

se laissait guider par une foule de manies qui lui compliquaient l'existence. Il aimait se déplacer en métro, circuler sous la lumière jaune des quais et des tunnels, monter dans les wagons vides et se laisser emporter. En danger – il l'était toujours! –, il se sentait en sécurité, protégé, lorsqu'il voyageait dans les entrailles de la ville. Il était facile de s'y débarrasser de la police. Il lui suffisait de rester sur le quai vide au dernier moment et de laisser partir la rame pour être sûr d'être hors d'atteinte.

Brignone tentait de le calmer.

— Ça va bien se passer, tout est sous contrôle.

— J'aime pas qu'il y ait tant de monde sur un coup.

— Si quelque chose doit t'arriver, ça t'arrivera de toute façon, même s'il y a personne. Si la poisse te tombe dessus, personne peut rien pour toi. Tu t'arrêtes pour acheter des cigarettes, tu t'écartes un instant et t'es fichu.

— Alors, pourquoi ils veulent nous réunir maintenant?

Un braquage, d'abord cela se prépare, ensuite il faut agir très vite pour empêcher les fuites. Vite, cela veut dire deux jours, trois jours, du premier tuyau jusqu'au moment où on trouve une planque à l'étranger. Il faut toujours payer, mettre de l'argent sur la table, mais aussi courir le risque que la fileuse vende la mèche à une autre bande.

Les Jumeaux se rendaient dans une cache, un appartement de la rue Arenales. Un endroit propre dans un quartier sûr, face à l'impasse qui donnait sur la fabrique de bière. On l'avait loué pour disposer d'un QG d'où régler les déplacements.

« C'est un meublé dans un quartier friqué, juste un refuge pour distribuer les cartes et attendre », avait dit Malito en les engageant. Les Jumeaux étaient des

truands, des hommes d'action, Malito leur avait fait confiance, donné l'info en détail. Pourtant il se méfiait toujours, Malito, ça oui, c'était un maniaque de la sécurité, des contrôles, un vrai malade qui ne se laissait jamais voir. L'homme invisible, le cerveau magique qui agissait à distance, avait ses circuits, ses contacts et d'étranges relations, Dorda le Fou l'appelait Mala la Folle. Car il s'appelait Malito, c'était son nom de famille. À Devoto, il avait connu un flic qui s'appelait Verdugo. Encore pire. S'appeler Verdugo ! s'appeler Esclavo ! il y en avait même un qui s'appelait Delator ! à côté de noms pareils, mieux vaut Malito. Les autres avaient un surnom (Brignone, on l'appelait Bébé, Dorda le Gaucho Blond), mais Malito portait son nom de famille comme un pseudonyme. Face de rat, petits yeux collés au nez, pas de menton, des cheveux roux, très calme, avec des mains de femme, très intelligent, il s'y connaissait en mécanique, en flingues, il fabriquait une bombe en deux minutes, remuait ses petits doigts comme ça, en préparant le détonateur, les flacons de nitro, le tout sans regarder, comme un aveugle, avec une dextérité de pianiste, et il était capable de souffler un commissariat.

Malito, le chef, avait pensé à tout : il avait établi les contacts avec les politiques et les flics qui lui avaient passé les infos, les plans dans leurs moindres détails avec les noms de ceux à qui on devrait remettre la moitié du paquet. Cela faisait beaucoup de gens sur cette affaire, mais Malito pensait qu'avec dix ou douze heures d'avance, on pourrait tous les planter et filer avec le flouze en Uruguay.

Cet après-midi-là, ils s'étaient répartis en deux groupes. Les Jumeaux étaient allés à l'appartement de la rue Arenales pour revoir minutieusement chaque étape

de l'opération. Entre-temps, Malito louait une chambre à l'hôtel en face de l'endroit où il pensait réaliser le braquage. De la fenêtre on voyait la place San Fernando et l'immeuble de la Banque de la Province, il essayait d'imaginer comment allaient s'opérer les déplacements, le minutage de l'action, la fuite en sens interdit et le rythme de la circulation.

La fourgonnette Ika du trésorier général devait prendre sur la gauche, dans le sens des aiguilles d'une montre, il fallait donc se présenter face à elle pour l'arrêter avant qu'elle ne passe le portail de la mairie. Le sens de la circulation les obligeait à faire le tour de la place pour lui couper la route à mi-chemin. Leur seul avantage étant l'effet de surprise, il fallait tuer le chauffeur et toute l'escorte avant qu'ils ne réussissent à se défendre.

Certains témoins affirment avoir vu Malito à l'hôtel avec une femme. Mais d'autres disent n'avoir vu que deux types et pas de femme. L'un d'eux était Bazán le Bancal, un petit jeune maigre et nerveux, qui se piquait régulièrement. En effet, il se trouvait cet après-midi-là avec Malito dans la chambre de l'hôtel de San Fernando, à surveiller le va-et-vient autour de la banque, depuis la fenêtre qui donnait sur la place. Lors de la perquisition qui suivit le braquage, la police retrouva dans la salle de bains les seringues, une cuillère et des lamelles de verre abandonnées. La police supposa que le Bancal était le jeune homme descendu au bar demander un réchaud à alcool. Comme c'est toujours le cas, les témoins se contredisent, mais tous les témoignages concordent sur le fait qu'il avait un regard absent et l'air d'un acteur. Ils en déduisent que c'était lui qui se piquait à l'héroïne avant le braquage, que c'est lui aussi qui aurait demandé le réchaud pour la drogue. Les

témoins l'ont tout de suite appelé « le Gamin », c'est ensuite qu'on a confondu Bazán et Brignone, plusieurs affirmant qu'ils n'étaient qu'une seule et même personne que tout le monde appelait « le Gamin ». Un homme maigre, très agité, qui portait le revolver dans la main gauche, le canon en l'air, comme un flic en civil. En pareille situation, les gens sentent monter l'adrénaline dans leur sang, se troublent, sidérés d'avoir assisté à des faits à la fois clairs et confus. Certains virent une voiture barrer la route de la fourgonnette Ika, on entendit un grand bruit, et il y avait par terre un type qui remuait les jambes en mourant.

Peut-être avaient-ils pensé se réfugier dans l'hôtel après le braquage, s'ils ne réussissaient pas à s'enfuir. Il y avait sûrement avec eux deux types qui surveillaient la banque depuis l'hôtel et trois autres qui sont arrivés dans une Chevrolet 400 « gonflée », toutes les versions concordent. Une voiture rapide comme une balle. L'un des bandits devait être mécanicien, car il avait réglé à la perfection son moteur à plus de 5 000 tours.

San Fernando est une banlieue résidentielle de Buenos Aires aux rues tranquilles et arborées, peuplée de vastes demeures du début du siècle transformées en écoles ou à l'abandon sur les hauteurs qui surplombent le fleuve.

La place était paisible sous la lumière blanche du printemps.

Tandis que la veille Malito et Bazán le Bancal passaient l'après-midi et la nuit à l'hôtel de San Fernando, le reste de la bande s'était enfermé dans l'appartement de la rue Arenales. Ils avaient rangé dans le parking souterrain une voiture volée en province, avant de monter par l'escalier de service avec le matériel et les flingues, pour rester là, volets tirés, à attendre les ordres

et laisser passer les heures.

— Il y a rien de pire qu'une veille de braquage, une fois que tout est prêt et qu'il reste plus qu'à sortir et attaquer, on devient voyant, on a des visions, tout semble mauvais signe, un indic à l'affût de déplacements suspects qu'il signale à la police, elle te tend une embuscade quand t'arrives. Si ça sent mauvais, dit Dorda, alors il faut lever le camp, repartir de zéro et attendre le mois suivant.

Les transferts avaient toujours lieu le 28 du mois, à trois heures de l'après-midi : l'oseille quittait la Banque de la Province pour l'immeuble de la mairie. Un paquet d'argent, presque six cent mille dollars qui allaient se promener autour de la place de gauche à droite, sept minutes en tout depuis le moment où l'argent franchissait le seuil de la banque, était chargé dans l'Ika et pénétrait dans l'immeuble des services comptables de la mairie par la porte de derrière.

— Je vais te dire une chose, frangin, dit Bébé Brignone à Dorda en souriant, t'as jamais été sur un coup aussi « scientifique » que ce coup-là, tout est sous contrôle.

Dorda le regardait, méfiant. Allongé sur le canapé de la salle de séjour donnant sur la rue Arenales, il buvait une bière au goulot, déchaussé et en bras de chemise, devant la télévision qui brillait, privée de son. L'appartement était silencieux, neuf, propre, les papiers en règle. C'était Mereles le Corbeau, le chauffeur de la bande, qui l'avait loué pour sa Petite (avait-il dit), et dans le quartier tout le monde pensait que Mereles était un propriétaire terrien de la province de Buenos Aires qui entretenait la fille et sa famille. À ce moment-là, officiellement, la famille de la Petite étant partie en excursion à Mar del Plata, l'appartement était devenu

ce que Malito appelait sa base d'opérations.

Cette nuit-là, il fallait faire très attention, ne pas se laisser voir, ne parler à personne, ne pas bouger. En bas, au deuxième sous-sol de l'immeuble, il y avait un téléphone, au moyen duquel ils communiquaient toutes les deux ou trois heures avec la chambre de l'hôtel de San Fernando. Malito leur avait dit : « Toujours le téléphone du garage, jamais celui de la maison. »

Malito avait plusieurs manies. Le téléphone en était une. D'après lui, tous les téléphones de la ville étaient sur écoute. Mala la Folle en avait d'autres, d'après cet allumé de Dorda. Il ne pouvait pas supporter la lumière du soleil, il ne pouvait pas voir beaucoup de gens ensemble, il passait son temps à se laver les mains à l'alcool pur, aimant la sensation fraîche et sèche de l'alcool sur la peau. Son père était médecin (disait-on), les médecins se lavent les mains jusqu'au coude avec de l'alcool, à la fin des consultations, et il en avait hérité cette habitude.

Tous les microbes (expliquait Malito) se transmettent par les mains, par les ongles. Si les gens ne se serraient pas la main, la mortalité baisserait de dix pour cent, la population meurt à cause des microbes. Les morts violentes (d'après lui) ne représentaient pas la moitié des morts par maladie contagieuse et pourtant personne ne mettait les médecins en prison (riaient Malito). Il imaginait parfois les femmes et les enfants dans la rue avec des gants de chirurgien et des masques anti-projections, tous masqués dans la ville pour éviter contacts et maladies.

Originaire de Rosario, Malito, qui avait arrêté ses études de sciences en quatrième année, se faisait parfois appeler l'Ingénieur sans savoir que tout le monde l'appelait la Folle. À cause de sa folie, mais aussi des

marques qu'il avait sur le corps, de profondes cicatrices dues aux coups de latte de sommier en acier, que lui avait infligés une brute de la police de province dans un commissariat de Turdera. Malito se mit en chasse, une nuit il chopa le type, à Varela, à la descente d'un bus, et il le noya dans une ravine. Il mit le flic à genoux, lui plongea la tête dans la boue et on raconte qu'il lui baissa le pantalon pour le violer pendant que l'autre se débattait, la tête enfouie sous l'eau. On dit ça, mais allez savoir ! Un type sympa, Malito, agréable, un peu roublard. Dans ce milieu, il n'y en a pas beaucoup comme lui. Il a le don de toujours faire gober ce qu'il veut aux autres, comme si l'idée venait d'eux.

D'autre part, on n'avait jamais vu de type aussi chanceux que Malito. Il avait un dieu à lui. Un halo de perfection qui donnait à tout le monde l'envie de travailler avec lui. C'était grâce à cela qu'il avait organisé en deux jours le braquage de la fourgonnette de la mairie de San Fernando. Un gros coup, pas une bricole (d'après Bazán le Bancal), avec plus d'un demi-million de dollars en jeu.

Il y avait donc un téléphone, dans un abri mural en bois, en bas, dans le parking de l'appartement de la rue Arenales d'où ils parlèrent avec Malito, la veille au soir.

Malito, qui concevait ce braquage comme une opération militaire, leur avait donné des instructions précises. À présent les complices revoyaient pour la dernière fois le plan.

Mereles le Corbeau, un maigre aux yeux exorbités, achevait, plan de la place entre les mains, d'expliquer les principaux détails.

— Nous avons quatre minutes. La fourgonnette sort de la banque et doit faire le tour de la place par ici. OK ?

La fileuse, un chanteur de tango qui se faisait appeler Fontán Reyes, fut le dernier à rejoindre l'appartement de la rue Arenales. Agité, pâle, il s'assit sur le côté. Après l'intervention du Corbeau, tous se turent et le regardèrent. Alors Reyes se leva pour s'approcher de la table.

— La fourgonnette arrive les vitres baissées, dit-il.

Il fallait tout faire en plein jour, à 15 h 10, au centre de San Fernando. L'argent de la paye sortait de la banque en direction du bâtiment de la mairie à deux cents mètres de là. À cause du sens unique, le véhicule de la trésorerie était obligé de faire un tour presque complet de la place.

— Il met, en moyenne, de sept à dix minutes, selon la circulation.

— Et combien sont-ils dans l'escorte ? demanda Bébé.

— Il y a deux policiers, ici et ici. Avec celui qui est dans la fourgonnette, ça fait trois.

Reyes était nerveux. Mort de peur, en réalité (comme il le déclara plus tard). Fontán Reyes, dans le civil Atir Omar Nocito, était son nom d'artiste. Âgé de trente-neuf ans, il avait chanté dans l'orchestre de Juan Sánchez Gorio. Il était passé à la radio, à la télévision, il avait même réussi à sortir un 45 tours avec deux tangos, *Esta noche de copas* et *Noche de locura*, accompagné au piano par Osvaldo Manzi. Il avait connu son heure de gloire au carnaval de 1960, lors de ses débuts comme successeur d'Argentino Ledesma avec Héctor Varela. Il commença ensuite à avoir des problèmes de drogue. En juin, il fit une tournée au Chili en duo avec Raúl Lavié mais, aphone au bout d'un mois, il ne retrouva plus sa voix. Trop de cocaïne, disait-on unanimement. Ce qui est sûr, c'est qu'il dut rentrer, tomba dans la dèche et finit par chanter dans un cabaret d'Almagro,

avec de simples guitares. Dernièrement, il avait fait quelques prestations dans des festivals, des bals de clubs et la tournée des boîtes douteuses de la banlieue de Buenos Aires.

La chance est rare, le tuyau fiable se présente quand on s'y attend le moins. Une nuit, dans un cabaret, on l'avait cherché pour lui en passer un et, comme dans un rêve, il apprit qu'un mouvement de fonds très important allait avoir lieu, il comprit qu'il pourrait en tirer un maximum et se risqua. Il appela Malito. Ce soir-là dans l'appartement de la rue Arenales, où Fontán Reyes avait seulement pensé faire un saut, il sentit qu'il était mouillé, le chanteur, il ne savait comment s'en sortir, il avait peur de tout (en particulier, dit-il à la police, du Gaucho Dorda, un givré, un débile mental), d'être tué avant de toucher sa part, d'être livré, ou utilisé par la police comme un bleu. Désespéré, fauché, il veut foutre le camp. Son rêve est de monter le coup de sa vie, de toucher sa part et jouer les filles de l'air, pour recommencer ailleurs (changer de nom, changer de pays), il compte monter, avec cet argent, un restaurant argentin à New York et travailler avec la clientèle hispanique. Une fois, avec Juan Sánchez Gorio, ils avaient fait un tabac à Manhattan, chez Charlie, dans la 53^e rue Ouest, un restaurant tenu par un Cubain fou de tango. Il avait besoin d'argent pour s'installer, car le Cubain lui avait promis de l'aider s'il venait à New York avec des capitaux, mais tout cela devenait de plus en plus dangereux : il avait dû s'allier à ces types qui avaient l'air halluciné, comme s'ils avaient été continuellement défoncés. Ils riaient pour un rien, ne dormaient jamais. Des gangsters, des assassins, qui aimaient tuer pour tuer, on ne pouvait pas se fier à eux.

Son oncle, Nino Nocito, était un chef de file péro-

niste évincé du Secteur Nord de la banlieue de Buenos Aires, dirigeant de l'Union populaire et président par intérim du conseil municipal de San Fernando. Quelques jours auparavant, c'est en assistant par hasard à une réunion de la commission des finances que son oncle avait tout appris. Cette nuit-là, il alla écouter son neveu dans un bistrot mal famé au carrefour des rues Serrano et Honduras et, à la seconde bouteille de vin, il commença à fanfaronner. « Fontán... il y en a au moins pour cinq millions. » Il fallait engager une bande de toute confiance, un groupe de professionnels qui se chargeraient de l'opération. Reyes devait garantir que son oncle serait couvert. « Personne ne doit savoir que je suis mêlé à ça. Personne », avait dit Nocito. Il ne voulait pas savoir non plus qui allait faire le boulot. Il demandait seulement la moitié de la moitié, c'est-à-dire cent soixante-quinze mille dollars net (d'après ses calculs).

Fontán Reyes devait les attendre à Martínez, dans une maison où ils iraient se réfugier tout de suite après le braquage. Tout compte fait, c'était l'affaire d'une demi-heure.

— Si au bout d'une demi-heure nous sommes pas là, dit Mereles le Corbeau, ça veut dire que nous allons à la seconde planque.

Fontán Reyes ne savait pas où se trouvait cette seconde planque et il ne savait pas non plus ce que signifiait au juste le mot. Malito avait pris la méthode à Nando Heguilein, un ex-membre de l'*Alianza Libertadora Nacionalista*, dont il était devenu l'ami lors de sa détention à Sierra Chica : une structure cellulaire empêche les chutes en série et donne le temps de filer (dit Nando). Il faut toujours protéger ses arrières.

— Et alors, dit Fontán Reyes, si vous n'arrivez pas ?

— Alors, dit le Gaucho Blond, tu te caches, ma

poule.

— Ça voudra dire qu'il y a eu un problème, dit Mereles.

Fontán Reyes vit les armes entassées sur la table et, pour la première fois, il se rendit compte qu'il avait joué sa vie à pile ou face. Jusqu'alors, il avait servi de couverture à des amis mouillés dans des affaires louches. Il les avait cachés après un braquage, dans sa maison d'Olivos, avait passé de la came à Montevideo et vendu des doses de cocaïne dans les bistrots du Bajo. Du petit boulot, mais cette fois c'était différent. Il y avait des flingues, il y aurait des morts, il était directement complice. Évidemment, il prenait tous ces risques pour un paquet d'argent.

« Au minimum, lui avait dit son oncle, il y en a pour un million de pesos par tête de pipe. » Avec cent mille dollars, il pouvait s'offrir le fameux cabaret de New York. Un endroit pour se retirer et vivre tranquille.

— T'as où aller, cette nuit ? lui demanda Mereles.

Fontán Reyes sursauta. Il les attendrait dans un endroit que personne ne connaissait et leur téléphonerait.

— L'opération ne doit durer que six minutes, insista Bébé. Pas plus, sinon ce serait très risqué, parce qu'il y a deux commissariats dans un rayon de vingt pâtés de maisons.

— Il ne faut pas qu'il y ait de fuites, dit Fontán Reyes. C'est l'essentiel.

— Tu parles comme si tu étais plombier, dit Dorda.

C'est alors que la porte s'ouvrit et qu'une blonde, presque une fillette, vêtue d'une minijupe et d'un petit haut à fleurs, entra dans la pièce. Elle était pieds nus et embrassa Mereles.

— T'en as, Papi ? demanda-t-elle.

Mereles tendit une lamelle de verre avec de la cocaïne à la fille qui alla dans un coin piler la poudre sur un petit miroir à l'aide d'une lame de rasoir. Puis elle la chauffa avec un briquet tout en chantonnant *Yesterday* de Paul McCartney. Elle avait un billet de cinquante pesos roulé en forme de cornet, elle se le mit dans le nez et sniffa avec un doux ronflement. Dorda la regarda de côté, il se rendit compte que la Petite ne portait pas de soutien-gorge. Sous son léger haut on voyait le bout de ses seins.

— Ça prend en gros six minutes selon la circulation.

— Il y a deux hommes d'escorte et un flic, répéta Brignone.

— Il faut tous les descendre, dit soudain Dorda. Si tu laisses des témoins, ils te mettent en tôle, tous ces cons.

La vie de la fille avait pris un tour nouveau, elle suivait le mouvement, convaincue qu'il ne se présenterait pas d'autre occasion comme celle-là. Elle s'appelait Blanca Galeano. En janvier, elle était allée seule à Mar del Plata voir une amie et faire la fête parce qu'elle avait réussi les examens de décembre de sa troisième année de Normal 1. Un après-midi sur la Rambla, elle avait connu Mereles, un type mince et élégant qui était descendu à l'hôtel Provincial. Mereles se présenta comme le fils d'un propriétaire terrien de la province de Buenos Aires, Blanquita le crut. Elle avait à peine quinze ans, mais lorsqu'elle sut qui était Mereles le Corbeau, ce qu'il faisait, cela ne la déranger pas. (Au contraire, son amour redoubla. Ce voyou qui la comblait de cadeaux et passait tous ses caprices ne l'en excita que davantage.)

Elle commença à vivre avec lui, les types de la bande la regardaient comme des chiens affamés. Elle avait vu un jour, sur un terrain vague, une meute de chiens morts de faim tirant sur leurs chaînes, se disputant tout

ce qui bougeait. À présent, elle avait la même impression. Si Mereles les lâchait, ils se jetteraient sur elle. Un jour, tôt ou tard, ça finirait par arriver. Elle les imagina en train de la regarder tandis qu'elle se promenait toute nue, sur des talons hauts, et elle se vit ensuite en train de coucher avec Bébé comme parfois Mereles l'y poussait. « Tu veux que je te l'amène ? » lui disait ce pervers, et ça l'excitait. Le brunet lui plaisait, si pâle. Il semblait avoir le même âge qu'elle. Pourtant c'était un pédé (d'après le Corbeau). « À moins que tu préfères le costaud, lui disait Mereles, attention ! C'est un gaucho, une vraie brute ! » Ça faisait rire Blanca, qui lui sautait dessus. « Mets-la-moi, Papito », disait-elle. Toute nue, la Petite se promenait sur ses talons hauts, il la bloquait face au miroir, elle appuyait ses mains sur le tabouret et prenait son plaisir.

Ne voulant pas savoir ce qu'ils tramaient, elle rentra dans la chambre. Ils étaient en train de monter un coup (car lorsqu'ils se réunissaient pour parler à voix basse, des jours sans sortir de la maison, à coup sûr ils tramaient quelque chose). Elle devait réviser : il lui restait deux matières à repasser et elle tenait à avoir son brevet de fin d'études. Elle comptait passer quelques mois avec Mereles, comme pour des vacances, puis tout redeviendrait comme avant. « Tu dois en profiter, pendant que tu es jeune », lui avait dit sa mère quand elle commença à ramener de l'argent. Son père, don Antonio Galeano, ne se rendait compte de rien, ignorait tout. Il travaillait à la compagnie des eaux de l'État, dans un immeuble qui ressemblait à un palais, à l'intersection de la rue Río Bamba et de l'avenue Córdoba. Celle qui immédiatement devina tout fut sa mère, elle qui se plaignait sans cesse de son mari, parce qu'il gagnait à peine de quoi vivre. En apprenant cela,

elle commença à s'enfermer avec la Petite pour qu'elle lui raconte tout. Les filles font toujours ce que veulent les mères. Lorsque la Petite commença à sortir avec Mereles, sa mère, sentant les regards pervers du Corbeau sur ses seins, se mit à rire. En la regardant, la Petite sut qu'elle pouvait être jalouse même de sa mère. « On dirait des sœurs, dit Mereles. Permettez-moi de vous faire la bise. – Bien sûr, mon chéri, dit la mère, tu dois prendre soin de Blanquita. Attention, si son père venait à l'apprendre... – Apprendre quoi ? »

Car il était marié. Marié, séparé, toujours en compagnie de poules bon marché qu'il dégottait dans les cabarets du Bajo.

La Petite s'étendit sur le lit avec son livre de maths, mais elle avait la tête ailleurs : Mereles lui avait promis de l'emmener au Brésil voir le carnaval. Derrière la porte, ils avaient baissé la voix, on n'entendait plus rien jusqu'au moment où des rires lui parvinrent.

Dorda avait l'air un peu distrait. Défaitiste, il voyait tout en noir, et faisait des blagues si catastrophistes qu'il finissait par amuser tout le monde.

— Ils vont nous bloquer à la sortie de la place, on va rester coincés là, et ils vont nous tirer comme des pigeons.

— Tu vas finir par nous porter la poisse, le Gaucho, dit le Corbeau. C'est Papi qui conduit et il va te sortir de là. S'il le faut, il prendra le trottoir pour éviter les flics.

Dorda se mit à rire, la vision de la voiture empruntant le trottoir en sens interdit en direction de la place, au milieu des coups de feu et des morts, le faisait rire.